

Z32
Un ex-Chuck Norris passe aux aveux
Z32 — France / Israël 2008, 81 minutes

Jérôme Delgado

Number 263, November–December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63371ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgado, J. (2009). Review of [Z32 : un ex-Chuck Norris passe aux aveux / Z32 — France / Israël 2008, 81 minutes]. *Séquences*, (263), 54–54.

Z32

Un ex-Chuck Norris passe aux aveux

Z32, du nom d'un soldat israélien prêt à témoigner de son passé de combattant, décrit la guerre dans toute sa brutalité. Et son humanité.

JÉRÔME DELGADO

Soldat dans la Tsahal, l'armée israélienne, **Z32** (c'est son nom codé) décrit devant la caméra une de ses missions, une très particulière, qui vise à venger de confrères tués. Celui qui dit avoir compris que « tout mâle de plus de 5 ans est une menace » et qui agit selon une « adrénaline, une sorte de plaisir semblable à celui qu'on éprouve dans un parc d'attractions » parle sans émotion, sans regret.

Z32, documentaire d'Avi Mograbi, a le défaut de suivre le si singulier **Valse avec Bachir** (d'Ari Folman), primeur au festival de Cannes en mai 2008, alors que **Z32** atterrit dans celui de Venise, en août. Les deux sont similaires : ils abordent la question du Proche-Orient sous le même angle (le point de vue des soldats, dans une sorte de repentir) et du même côté de l'échiquier politique (Israël représente l'opresseur, les populations arabes, les opprimées). Premier sur les écrans, **Valse avec Bachir** est porté aux nues par sa forme, radicale pour un documentaire, un dessin animé aux couleurs d'histoire inventée. La barre est dès lors très haut placée.

Z32 a peut-être le malheur d'arriver après, il possède néanmoins sa propre identité. Avec Avi Mograbi, cinéaste engagé à la parole franche, personnellement impliqué dans le récit, un peu à la Michael Moore avec qui il est souvent comparé, pas question de redite.

Deux aspects fondamentaux de **Z32** le démarquent, l'un concerne l'événement décrit, son contenu, l'autre, sa forme. Contrairement à **Valse avec Bachir**, dont l'action se déroule dans les années 80, l'œuvre de Mograbi aborde un événement plutôt récent, survenu lors de la deuxième intifada. Le cinéaste de Tel-Aviv n'a jamais peur de se placer au cœur de l'actualité, lui qui s'est fait connaître en 1997 par la docu-fiction **Comment j'ai appris à surmonter ma peur et à aimer Ariel Sharon**. En même temps, même si **Z32** s'attarde à un fait précis et qui n'implique qu'une personne, sa portée est universelle. L'approche Mograbi, exempte de jugement (contrairement à celle de Michael Moore), n'impose pas de cadre limité. L'attitude du militaire témoin — « On est tous des Chuck Norris », dit-il —, son agressivité, sa froideur, voire son apathie à l'égard de ses victimes, sont celles des soldats de toutes les armées. Du singulier vers l'universel.

Il y a la forme aussi. Comme monsieur **Z32** n'a accepté de témoigner que sous le couvert de l'anonymat, Mograbi doit lui camoufler le visage (et celui de sa compagne). Avec un masque en 3D qui préserve les traits humains, une option en accord avec l'intention d'universalité du cinéaste. Loin du dessin très

subjectif de **Valse avec Bachir**, le masque non seulement neutralise l'émotivité, il s'inscrit dans la lignée de la tragédie grecque, insiste sur l'importance de la parole et évoque l'histoire de l'humanité. Le repentir, le pardon, mais aussi la vengeance et la violence, sont sentiments « naturels », déjà au cœur du précédent long métrage de Mograbi, **Pour un seul de mes deux yeux** (2005).

Malgré le ton monocorde du témoignage, malgré une apparence de redondance qui donne parfois l'impression qu'on tourne autour du pot, **Z32** captive. Avi Mograbi a su le rythmer, le saupoudrant ici et là de scènes musicales. Ce sont des chansons narratives, interprétées par le cinéaste lui-même, offertes comme une escapade lyrique, une fuite vers la dramaturgie,



Une manière de tout rendre clair

quelque part entre la tragédie grecque et le cabaret de Bertolt Brecht. Le montage, sans nuire à la trame, mêle les entrevues tirées de différentes rencontres, ou de non-rencontres — des segments plus intimes où le soldat est seul avec son amie devant la caméra.

Le camouflage facial, lui, marque le déroulement du film (et du propos). Au début, c'est une tache blanche qui cache le visage. Puis elle est peu à peu remplacée par un masque de plus en plus réaliste. Comme si l'aveu gagnait en sincérité, ou en précision. C'est aussi une manière de tout rendre clair. Cette lente mise au point donne le temps de comprendre que le visage qui parle à la caméra est un faux. La réussite de Mograbi est là : dans cette ligne si mince entre la réalité et la mise en scène, entre la sincérité et le jeu, il arrive à rendre complices l'acteur, le cinéaste et le spectateur. **5**

■ France / Israël 2008, 81 minutes — **Réal.** : Avi Mograbi — **Scén.** : Avi Mograbi, Noam Enbar — **Images** : Philippe Bellaïche — **Mont.** : Avi Mograbi — **Son** : Dominique Vieillard — **Mus.** : Noam Enbar — **Effets spéciaux** : Avi Mussel — **Prod.** : Avi Mograbi, Serge Lalou — **Dist.** : FunFilm